

On ne saurait contester que la représentation de *Mireille*, donnée hier aux Arènes de Nîmes, ne se présentait plus, comme à Arles, dans le même cadre d'enthousiasme, dans la même atmosphère d'effervescence, longuement préparée par une série de fêtes provençales. *Mireille* à Arles constituait comme une sorte de fête locale; c'était une véritable première que la présence de Mistral, au milieu de «son peuple», rendait plus attrayante encore.

Mireille aux Arènes de Nîmes: ce n'était plus qu'une reprise à laquelle la curiosité seule amenait les spectateurs.

Il en est venu tout de même une douzaine de mille, parmi lesquels plus des trois quarts n'avaient pas assisté à la première. Ceux-là, il est vrai, n'avaient pas à craindre l'impression du «déjà vu», toujours atténuée. Mais il leur manquait encore ce que nous avons éprouvé à Arles, cet enthousiasme communicatif, cette sorte de fièvre impatiente de s'exprimer en bravos délirants, à l'adresse de l'auteur, le poète Frédéric Mistral, le Roi de la Provence. Il semblait, à Arles, que *Mireille* n'avait été ou n'avait dû être jamais jouée dans un autre cadre ni dans un autre lieu. C'était pour Arles, c'était pour la Camargue que l'épopée avait été écrite, c'était à Arles qu'elle devait recevoir sa véritable consécration.

De tous les coins de la Provence tous s'y étaient rendus, animés comme par un devoir de piété filiale et il fallait voir avec quelle respectueuse sévérité, chacun imposait à ses voisins, pendant le cours de la représentation, un silence religieux interrompu seulement par des bravos spontanément unanimes.

La reprise n'a pas eu lieu à Nîmes dans la même atmosphère ambiante, et, partant, l'impression peut-être n'a pas été aussi vive, l'émotion aussi profonde, l'enthousiasme aussi «emballé».

Cependant, à vrai dire, l'interprétation a été hier supérieure à ce qu'elle fut à Arles.

L'orchestre, plus particulièrement, qui avait été la partie défectueuse de la représentation d'Arles, non pas par son manque de valeur, mais par son insuffisance numérique et par sa mauvaise disposition, a été hier bien supérieur à ce qu'il avait été à Arles.

Quand nous avons rendu compte de cette première, nous avons longuement parlé des décors et du cadre. Nous ne pourrions que commettre des redites. Nous ne songeons pas davantage à parler de la partition ou du libretto. Tout le monde connaît assez l'une et l'autre. Mais nous devons des éloges sans réserve aux organisateurs et aux interprètes.

A tout seigneur, tout honneur, M. Fayot nous a prouvé, une fois de plus, ce que nous savions déjà à Nîmes plus que partout ailleurs, qu'il excellait dans l'art de mener à bonne fin les entreprises les plus complexes et les plus diverses. A Nîmes comme à Arles, il a présidé à la partie

technique et administrative de cette fête avec l'habileté et la compétence qui lui sont coutumières.

Mais au point de vue du public, la partie artistique était assurément la plus importante et la plus délicate. Il faut féliciter chaleureusement M. Valcourt du résultat qu'il a obtenu. Il a su régler tous les détails de l'interprétation, de la figuration, de la machination et de la mise en scène avec une sûreté digne des plus vifs éloges, quand on connaît surtout les difficultés sans nombre d'une telle attribution. On ne pouvait prévoir plus complète réussite. Tout le monde, et M. Fayot le doit plus que tout autre à son collaborateur, saura gré à M. Valcourt, de l'intelligente activité dont il a fait preuve.

L'interprétation a été de premier ordre.

Mlle Jane Marignan, à qui nous avons déjà décerné à Arles les éloges qu'elle mérite, s'est encore surpassée hier. Sa voix de soprano dramatique a une telle richesse de sonorité que l'artiste est assurément la seule qui, dans un vaisseau tel que celui des arènes, puisse produire l'effet qu'elle a produit. Elle a détaillé la valse un peu mièvre du premier acte avec beaucoup de charme et quand, après le duo, très bien enlevé, du 2e acte, elle a chanté l'aubade populaire «O Magali ma tant aimado», des applaudissements frénétiques ont éclaté à son adresse.

Au dernier tableau, la jolie Mireille nimoise a été surtout admirable. Elle a dit et joué avec un élan de passion, avec une vérité d'expression saisissante cette dernière scène d'amour qui clot mélancoliquement la pièce.

M. Leprestre a été un Vincent comme nous n'en avons jamais applaudi. L'artiste est doué d'une voix moelleusement timbrée qui s'exprime en nuances exquis, toujours appropriées, et qui sait éclater, sonore et pure, dans les passages de force. M. Leprestre possède à fond l'art de la diction, l'art de mettre en saillie chaque mot, chaque idée qui doit l'être; il possède en même temps cette qualité de ne pas jouer «bête» ou banal dans un rôle sentimental. C'est un artiste complet, un des rares parmi les rares.

M. Montfort, baryton, qui a été, il y a quelque dix ans, pensionnaire de notre scène sous la direction Valcourt et Grégoire a toujours un organe éclatant dont il a peut-être eu le tort d'exagérer les effets, dans le rôle d'Ourrias.

Dans le personnage secondaire de Ramon, M. Blancart a fait valoir une voix de basse d'un timbre large et pur.

Mmes Lafont et Almans, ainsi que M. Cormerais ont complété un excellent ensemble.

Comme à Arles on a fait un vif succès aux farandoleurs qui ont dû bisser la danse du 2e tableau.

Les chœurs, bien nourris, étaient composés du dessus du panier des choristes de Nîmes, Avignon, Montpellier, Marseille.

L'exécution s'est ressentie de ce recrutement de choix. On a surtout applaudi le joli chœur si coquet du 1er acte «Chantez, chantez magnanarelle[s]», rendu à la perfection dans un décor ensoleillé jusqu'à l'excès.

La figuration était très soignée. Au dernier acte notamment, une nombreuse procession d'une couleur locale très véridique, a défilé devant l'Église des Saintes-Maries.

Enfin l'orchestre a été excellent. Il n'y avait pas moins de 150 musiciens, recrutés, eux aussi, parmi les meilleurs sujets de la région; cette nombreuse phalange a été conduite avec une maestria admirable, par M. Lévy, chef d'orchestre des théâtres de Marseille et de Lyon. Sa baguette énergique et savante a mis en lumière une orchestration qui plus que jamais nous a charmé par sa clarté, son agrément et son expressive sobriété.

En un mot la représentation a été à tous les points de vue admirablement réussie.

L'acoustique, à Nîmes comme à Arles, a permis, sauf à quelques rares places d'amphithéâtre, d'entendre très purement le chant et l'orchestre, malgré le roulis d'une foule non encore accoutumée à faire le silence dans une arène jusqu'à aujourd'hui réservée à des spectacles d'une autre nature.

Et maintenant que l'expérience est faite de façon concluante, espérons qu'il se trouvera chaque année un impresario pour renouveler, avec *Carmen*, avec *Guillaume Tell*... d'autres œuvres lyriques encore, cette belle journée artistique.

PETIT RÉPUBLICAIN DU MIDI, 20 juin 1899, p. 2.

Journal Title: PETIT RÉPUBLICAIN DU MIDI
Journal Subtitle: Journal quotidien du soir
Journal Provenance: Nîmes
Day of Week: mardi
Calendar Date: 20 JUIN 1899
Printed Date Correct: Yes
Volume Number: 171
Year: 17^e ANNÉE
Pagination: 2
Title of Article: Chronique du Gard
Subtitle of Article: "Mireille" aux Arènes de Nimes
Signature: [Unsigned]
Pseudonym:
Author:
Layout: Internal main text
Cross-reference: